

SANTIAGO, ITALIA

A FILM BY NANNI MORETTI



Sacher Film and Le Pacte present

SANTIAGO, ITALIA

A film by NANNI MORETTI

80 min – Italie – 2018 – Flat – 5.1

Release 24 april 2019

DISTRIBUTIE Cinéart

Naamsestraat 72 - 74
B - 1000 Brussels
T. 02 245 87 00
www.cineart.be

PERS

Heidi Vermander
Naamsestraat 72 - 74 B
- Brussels
T: 0475 62 10 13
heidi@cineart.be

Persmateriaal te downloaden via www.cineart.be

SYNOPSIS NL

Na de militaire staatsgreep van generaal Pinochet in september 1973, ving de Italiaanse Ambassade in Santiago (Chili) honderden politieke vluchtingen op. Aan de hand van getuigenissen vertelt Nanni Moretti over deze bewogen periode waarin verschillende levens gered werden dankzij enkele Italiaanse diplomaten.

SYNOPSIS ENG

From September 1973, after the military coup led by General Pinochet, the Italian embassy in Santiago has hosted hundreds and hundreds of asylum seekers.

Through interviews with the protagonists, SANTIAGO, ITALIA tells the story of that dramatic period, during which some Italian diplomats have made possible the salvation of many human lives.

SYNOPSIS FR

Après le coup d'État militaire du général Pinochet de septembre 1973, l'ambassade d'Italie à Santiago (Chili) a accueilli des centaines de demandeurs d'asile. À travers des témoignages, le documentaire de Nanni Moretti raconte cette période durant laquelle de nombreuses vies ont pu être sauvées grâce à quelques diplomates italiens.

ENTRETIEN AVEC NANNI MORETTI

Extraits d'un entretien avec Mario Calabresi paru dans il Venerdì de la Repubblica, le 30 novembre 2018

Comment ce film est-il né ?

Tout a commencé au printemps de l'an dernier : j'étais à Santiago pour une conférence et l'ambassadeur italien m'a parlé de deux jeunes diplomates qui avaient décidé d'accueillir les dissidents politiques. J'ai découvert une belle histoire italienne d'accueil et de courage, un exemple de la façon dont les individus peuvent faire la différence. C'était une histoire de ma jeunesse, alors j'ai repensé à l'importance qu'avait eu à cette époque l'expérience chilienne, la figure du président Allende et ensuite le bouleversement du coup d'État. C'est ainsi que je me suis mis à travailler : quarante heures d'entretiens, non seulement pour parler du Chili mais aussi de l'Italie d'alors, du pays qui a le plus aidé.

Pourquoi parler du coup d'État au Chili aujourd'hui ?

Pendant que je tournais, on me le demandait souvent et je ne savais pas bien quoi répondre. Puis, une fois le tournage terminé, Matteo Salvini est devenu ministre de l'Intérieur et alors j'ai compris pourquoi j'avais tourné ce film. Je l'ai compris a posteriori.

Il y a des témoignages émus sur la façon dont les Chiliens ont été accueillis avec générosité, le travail dans les champs en Émilie ou en usine à Milan, les cours d'italien, les soirées de musique andine pour soigner la nostalgie... Une autre Italie, véritablement.

Nombreux sont ceux qui n'associent les années 1970 qu'au terrorisme, on les enferme dans l'expression « Années de Plomb », mais c'est une erreur parce qu'elles n'ont pas été que cela mais beaucoup d'autres choses. Je dois dire que ces années m'ont surpris, j'ai éprouvé un rare moment d'orgueil national. Au montage, je me suis rendu compte que, sans que je l'aie programmé, le film commence en parlant du Chili d'autrefois et finit en parlant, involontairement mais pas par hasard, de l'Italie d'aujourd'hui.

Que faisiez-vous à cette époque ?

J'avais 20 ans à peine, j'allais dans les manifestations de solidarité avec le peuple chilien, avec un peu de désenchantement mais je les ai toutes faites.

Pourquoi avec désenchantement ?

J'étais déjà un peu déçu par une expérience politique qui s'était épuisée et achevée l'année précédente. Dans les dernières années du lycée j'avais été dans un groupe extraparlamentaire oui, mais « modéré » ... C'était un groupe trotskiste libertaire, moins dogmatique que les autres, qui publiait une belle revue qui s'appelait Soviet. Quand il y eut le coup d'État, je venais de terminer de tourner mon premier court-métrage en Super 8. Il s'appelait LA DÉFAITE et racontait l'histoire d'un jeune militant extraparlamentaire sur fond d'énorme manifestation des métallos.

Pourquoi, pour votre génération, le coup d'État au Chili reste-t-il si marquant ?

Il y avait une symétrie entre les deux pays : Démocratie chrétienne, Parti socialiste, Parti communiste, conseils ouvriers, gauche socialiste, gauche révolutionnaire (au Chili elle l'était vraiment). Il y a eu une identification immédiate avec ce qui s'était passé pour la gauche chilienne, pour ce coup d'État qui a marqué vraiment beaucoup d'entre nous. C'était la fin d'un rêve : la gauche était allée au gouvernement pour la première fois par des élections libres, pas avec les armes. Il y avait une différence énorme avec les autres expériences socialistes, c'était une expérimentation joyeuse et démocratique et on cherchait une solution originale qui ne soit pas proche de l'expérience soviétique ou chinoise, mais pas non plus de l'expérience cubaine. Ce qui frappe dans les témoignages que j'ai recueillis, durant les entretiens, c'est justement la joie de cette période. Je n'ai pas fait parler des experts ou des historiens mais des personnes qui ont vécu cette histoire dans leur chair. Des personnes qui y étaient. Dans leur voix, on perçoit la souffrance des ces jours-là, la peur. Beaucoup s'émeuvent et ne parviennent pas à poursuivre le récit ; après tant d'années, la blessure est encore ouverte. Et puis il y a le rôle établi des États-Unis et de Kissinger dans le coup d'État.

Malgré cela, vous avez choisi de donner la parole à des militaires.

J'en ai interviewé deux qui ont des histoires très différentes. L'un a été militaire toute sa vie et n'a été accusé de rien, l'autre a été condamné pour homicide et enlèvement, et il purge sa peine. Ils disent des choses opposées. Celui qui est en prison dit « nous avons obéi aux ordres », l'autre soutient qu'il « n'y a eu aucun ordre pour les tortures de la part de la junte militaire » et il revendique plutôt le coup d'État en prétendant qu'il a servi à « rétablir la démocratie ». Je ne voulais pas faire un documentaire classiquement militant mais je voulais donner la parole aussi aux méchants, je m'étais fixé de rentrer dans une prison et d'entendre comment on justifiait ces actes anormaux. Je voulais comprendre humainement comment ils justifiaient l'atrocité du coup d'État.

Quel climat avez-vous trouvé à Santiago ?

Quand j'ai tourné, il y avait encore une présidente de gauche, Michelle Bachelet ; aujourd'hui la droite a gagné là-bas aussi et les choses changent. Quoi qu'il en soit, au Chili on parle du coup d'État et de la dictature beaucoup plus que dans les années 1990. Avec le retour de la démocratie, il y avait eu un refoulement collectif. Pour pouvoir aller de l'avant, on disait : ne parlons pas des années de la dictature, ne provoquons pas les militaires, ils peuvent toujours revenir. Pensons que Pinochet, après le référendum perdu en 1988, a continué à être le chef des forces armées pendant dix ans et sénateur à vie jusqu'en 2002. La chose curieuse, c'est que la droite a tout pardonné à Pinochet, en premier lieu les tortures et les violations des droits de l'homme, sauf le fait d'avoir volé. Il a perdu l'appui de la droite seulement quand on a découvert ses comptes à l'étranger.

Dans le film, vous faites des renvois et des analogies continues entre les deux pays ; vous en voyez aussi aujourd'hui ?

Aujourd'hui le Chili est divisé en deux, on cultive deux mémoires opposées. Il y a des gens qui, le 11 septembre, anniversaire du coup d'État, mettent le drapeau sur le balcon pour le célébrer. C'est comme en Italie, où jusqu'il y a 25 ans, il y avait une mémoire commune de l'antifascisme et la résistance. Nous l'avons perdue dans les années de Berlusconi, et depuis lors il n'y a plus de patrimoine de valeurs partagées entre progressistes et conservateurs. Cela me préoccupe parce que, bien sûr, on peut se diviser sur les choix politiques mais pas sur les valeurs fondamentales. Aujourd'hui en revanche, l'irresponsabilité triomphe, ce trait archi-italien de ne pas assumer la responsabilité de ce qu'on dit et de ce qu'on fait est très à la mode.

À un moment donné, durant l'entretien avec le militaire qui est dans la prison de Punta Peuco, vous entrez en scène et pendant qu'il dit qu'il souhaite que vous ne portiez pas de jugements sur son histoire vous grommeliez : « Je ne suis pas impartial. »

Ce n'était pas voulu, l'entretien était fini et c'était un échange de répliques qui n'était pas destiné à l'enregistrement. Aujourd'hui comme autrefois, nous ne pouvons pas être impartiaux. Je n'ai jamais supporté l'idée que l'impartialité, le fait de se poser en tiers, soit une valeur. Pendant trop longtemps on a mis sur le même plan les maladroites du centre-gauche et un homme comme Berlusconi qui, par son caractère, était étranger à ce qu'on appelle démocratie et qui pourtant était parfois considéré comme un véritable chef d'État. Je ne suis pas impartial sur le coup d'État et ne peux pas l'être aujourd'hui. Nous ne pouvons pas être impartiaux devant ce qui se passe actuellement.

LE TÉMOIGNAGE DE ROBERTO TOSCANO, DIPLOMATE ITALIEN

Paru dans La Repubblica du vendredi 30 novembre 2018

Au Chili, le 11 septembre 1973, un coup d'État renverse le gouvernement de Salvador Allende. Le pouvoir passe entre les mains du général Augusto Pinochet, les rafles de dissidents politiques commencent, les tortures, les disparitions. À Rome, le président du Conseil est le Démocrate-Chrétien Mariano Rumor ; dans son gouvernement il y a des figures comme Antonio Giolitti et Ugo La Malfa, et aux Affaires étrangères il y a Aldo Moro. À Santiago, ce jour-là, l'ambassadeur est absent - dans la représentation italienne il n'y a que deux jeunes diplomates, Piero De Masi et Roberto Toscano. Quand les premiers jeunes qui fuient les militaires frappent à la porte, ils décident d'ouvrir et de les accueillir. L'ambassade italienne deviendra en quelques semaines le seul refuge, une île de salut. Quiconque fuit doit, pour entrer, sauter le mur d'enceinte, le salut dépend de cette épreuve. La grande villa et le parc se transforment pendant un an en une commune où l'on mange et on dort n'importe où, où l'on prépare les laissez-passer pour les demandeurs d'asile, où s'organisent les transferts pour l'aéroport. Six cents personnes réussirent à monter dans un vol pour l'Italie avec la complicité jamais déclarée de ce ministre des Affaires étrangères qui, en une sorte de silence-consentement typiquement démocrate-chrétien, ne répondra jamais aux demandes d'autorisation d'accueil qui arrivaient de l'ambassade à Santiago. Un des deux jeunes fonctionnaires de notre ambassade à Santiago se souvient des jours où l'Italie sauva de nombreux *asilados*.

« Le Chili a été ma première expérience à l'étranger de jeune diplomate. J'ai quitté l'Italie en 1971 avec mon épouse (nous étions mariés depuis quelques mois). Nous étions pleins d'enthousiasme et de curiosité. On parlait en effet beaucoup de ce pays, parce que la politique d'Allende, qui se définissait comme "socialiste démocratique", semblait fournir quelques réponses importantes sur la révolution et la démocratie. Son expérimentation, quand nous sommes arrivés, rencontrait déjà beaucoup d'opposition. Nous avons été les témoins de grandes manifestations en sa faveur, mais aussi de protestations auxquelles participaient non seulement la droite mais aussi le centre démocrate-chrétien. Le coup d'État est arrivé ainsi de manière pas tout à fait inattendue. Après les dernières élections législatives, où Allende n'avait pas obtenu la majorité, la tension grandissait de

jour en jour. Dans les premières heures du matin du 11 septembre, la radio a scandé les événements dramatiques : l'arrivée extraordinaire d'Allende au Palais de la Moneda après qu'avaient été diffusées les nouvelles sur des mouvements de troupes. Ce fut un moment traumatisant : l'attaque militaire au palais présidentiel avec la mort du président, je l'ai vécue depuis l'ambassade, où je m'étais précipité avec Piero De Masi, qui en était alors le chargé d'affaires. Incrédules, nous avons écouté à la radio le dernier discours d'Allende adressé au peuple chilien, resté dans l'histoire comme son témoignage ultime de foi dans la démocratie. Peu après nous avons entendu le vrombissement des avions qui bombardaient le Palais de la Moneda. Ce même jour, le couvre-feu a été imposé et il a été tout de suite clair que la répression serait féroce et systématique. Les jours suivants, les personnes en recherche de protection ont commencé à arriver à l'ambassade. Ce fut pour nous tous une expérience forte, spécialement pour l'aspect humain, d'accueillir *les asilados*, les presque 600 Chiliens qui se sont réfugiés dans l'Ambassade d'Italie. L'asile diplomatique n'est pas prévu par le droit international, mais en Amérique latine, il est reconnu, et en cette occasion l'Italie et d'autres pays européens ont pu l'exercer. Au fur et à mesure que *les asilados* sautaient le mur en se mettant sous la protection de l'Italie, une liste était présentée aux autorités militaires avec la demande d'un sauf-conduit pour eux. Pour au moins trente cas, j'ai accompagné personnellement à l'aéroport les personnes qui étaient parvenues à l'obtenir. Dans les premières heures de la journée une voiture ou un bus escorté de camionnettes militaires partait de l'ambassade. Une opération très émouvante tant pour ceux qui partaient que pour ceux qui restaient : camarades et membres de la famille s'approchaient de la grille pour faire un dernier adieu. Ils ne sont pas tous arrivés en Italie : quelques-uns ont été acceptés par d'autres pays, comme le Danemark, la Suède, l'Allemagne de l'Est et la Roumanie. Ce serait pourtant une erreur de décrire l'expérience de l'asile diplomatique dans le siège de l'Ambassade d'Italie à Santiago en termes épiques et héroïques. Une fois dépassé le danger représenté par l'entrée - avec le saut du mur (pas très haut) qui entourait le vaste périmètre de notre résidence - les problèmes prosaïques du quotidien s'imposaient aussitôt. Au début, *les asilados* ont été hébergés dans les sous-sols avec des matelas posés par terre, mais bien vite la résidence entière a été peu à peu occupée par nos hôtes : les pièces petites ou grandes, les salons se changèrent en dortoirs. En ce qui concerne l'alimentation, des tours de cuisine ont été institués et l'organisation a été confiée à des représentants de différents partis politiques. Le problème n'était pas seulement de l'organisation (cuisine et ménage) mais celui de la sécurité, étant donné qu'il était problématique de savoir qui étaient vraiment nos "hôtes". La peur des infiltrations était forte. Par chance pour *les asilados*, nous pouvions compter sur la généreuse disponibilité d'un médecin italo-chilien, Canio

Loguercio, qui a offert son travail gratuitement pendant des mois. Il ne l'a certainement pas fait par solidarité idéologique (la communauté italienne au Chili était majoritairement anti-Allende) mais par un mélange d'humanité, de professionnalisme et d'amour de la patrie. Nous avons accueilli différentes vagues d'*asilados* et l'atmosphère dans la résidence a changé avec le temps. Les premiers à entrer étaient physiquement et psychologiquement intacts et appartenaient à l'élite des partis et de la société chilienne. Des personnes physiquement et moralement très éprouvées arrivèrent par la suite parce qu'elles avaient été précédemment arrêtées puis relâchées. Quelques-unes d'entre elles avaient été torturées. Que représente pour moi cette expérience ? Peut-être m'a-t-elle permis de comprendre que la diplomatie est un pouvoir et donc, comme chaque pouvoir, peut être utilisé pour des finalités importantes sur le plan éthique, et non seulement pour gérer les rapports économiques ou politiques entre les États. C'était beau d'être diplomates à Santiago en 1973. Je ne me suis jamais senti aussi utile. Mais le principal enseignement que j'ai tiré de cet épisode a été de constater le caractère imprévisible du comportement humain, les timorés qui deviennent courageux et vice-versa. J'ai gardé imprimée dans mon esprit une galerie de personnages qui m'ont fait comprendre qu'il faut prendre beaucoup de temps avant de juger les autres, et que nous ne pouvons pas savoir comment nous réagirons face à des situations extrêmes. Du point de vue politique, en revanche, les événements qui se sont déroulés au Chili m'ont démontré la fragilité de la démocratie et la facilité avec laquelle les personnes normales arrivent à justifier le pire dès qu'elles sont guidées par leurs propres peurs. Une leçon à ne pas oublier, surtout en ce moment de notre histoire. »

EXTRAITS

PATRICIO GUZMÁN, RÉALISATEUR

« C'était un pays amoureux d'Allende et de ce qu'il se passait. C'était fantastique, c'était juste, c'était beau. Moi j'étais là, parmi les gens. Je me souviens qu'à l'époque j'ai tourné un film qui s'appelait LA PREMIÈRE ANNÉE, qui reprenait tout ce qu'il se passait mois après mois, pendant un an, la première année d'Allende. C'était formidable, une fête continue. À la campagne, en ville, dans les maisons, il y avait une joie qu'au Chili je n'avais jamais vue. »

ARTURO ACOSTA, ARTISAN

« L'idée de l'homme nouveau dont avait parlé Che Guevara, avec la possibilité de sortir du sous-développement, de résoudre les injustices que tu voyais ici, qui étaient épouvantables. Une terrifiante mortalité infantile. Je travaillais à l'école à cette époque... Au début à l'école primaire, je venais de débiter, il y avait des enfants qui ne venaient pas à l'école parce qu'ils avaient honte de ne pas avoir de chaussures. Des choses que personne n'imagine, maintenant. »

DAVID MUÑOZ, OUVRIER

« Parce qu'il y avait deux politiques, une qui disait il faut *avanzar sin transar*, battre le fer quand il est chaud, et les autres qui disaient : il faut y aller doucement, parce qu'il ne faut pas trop épouvanter la bourgeoisie, il faut bien la traiter. Et c'est une politique qui est vieille comme Hérode de la part d'une partie de la gauche. Nous les socialistes, la grande majorité du Parti socialiste était pour cette politique d'*avanzar sin transar*, avancer sans transiger. C'est-à-dire que tu as déjà à moitié renversé l'arbre, qu'est-ce que tu fais, tu le redresses ou tu l'abats ? Nous, nous pensions qu'il fallait l'abattre. »

MIGUEL LITTÍN, RÉALISATEUR

« Un socialisme humaniste et démocratique, c'était cela le pari d'Allende, qui distinguait le gouvernement d'Unidad Popular de tous les autres socialismes existants à l'époque, les régimes hiérarchiques, très autoritaires, carrément dictatoriaux. »

CARMEN HERTZ, AVOCAT

« Les archives déclassées de la CIA, le Rapport Church du Sénat des États-Unis, documentent de manière certaine l'intervention des États-Unis d'empêcher l'élection de Salvador Allende, en finançant d'importants quotidiens comme El Mercurio et d'autres secteurs de la droite chilienne, pour empêcher avant tout que Salvador Allende ne soit élu. Une fois élu, le rôle fondamental de l'argent américain dans la conspiration et la sédition au Chili a été démontré par les mêmes documents américains. »

MARÍA LUZ GARCÍA, MÉDECIN

« Ils avaient tous les documents de communication, nous rien. Il y avait une campagne agressive des journaux de droite pour donner l'image d'un mauvais gouvernement, un discrédit continu qui émergeait des gros titres des journaux dans tous les kiosques. C'était une sorte de message aux gens qui répétait continuellement : ce gouvernement ne fonctionne pas, il nous mène à la banqueroute, il court au désastre. Et nous, du côté du gouvernement, nous n'avions aucune possibilité de répliquer, nous n'avions aucun moyen de communication à nos côtés. »

RODRIGO VERGARA, TRADUCTEUR

« Essayer de modifier le Pays entier dans ces conditions, avec des ennemis partout, contre le pouvoir économique, contre les militaires, contre les Américains, contre la télévision, était très difficile. Donc nous savions qu'à la fin, ils interviendraient forcément. Moi j'ai appris durant cette période que la démocratie est quelque chose qui convient à ceux qui ont la force. »

PATRICIO GUZMÁN, RÉALISATEUR

« C'était la fin de toute une vie démocratique qui soudainement se transformait en dictature. La chose la plus impressionnante était celle-là, justement : nous n'avions pas d'expérience ni avec les militaires, ni avec les régimes dictatoriaux, et ce pays, qui était si libre, se transforma soudain en un pays atroce. Dans la rue, il n'y avait que des militaires. Tu avais peur de sortir. Tu devais aller faire les courses et revenir aussitôt chez toi, ne pas te promener, t'enfermer chez toi. Voilà ce qu'était la nouvelle vie, rester enfermés chez soi. »

VICTORIA SÁEZ, ARTISANE

« Je crois que personne ne peut résister à la torture, donc celui qui - à un moment donné - peut donner ton nom n'est pas condamnable. Mon nom a été donné sous la torture, je le sais. Mais si cela a servi à ce que ce camarade torturé ne reçoive pas deux fois plus d'électricité sur les testicules, ce n'est pas condamnable. Je ne peux pas dire qu'il a mal agi. »

MARCIA SCANTLEBURY, JOURNALISTE

« Je me souviens que je me trouvais là, les yeux bandés et soudain quelqu'un frappe à la porte et je vois une des tortionnaires qui s'amusait, qui, quand elles te torturaient criait : "Continue, parce que celle-ci elle sait et elle ne veut pas parler." Elle me dit : "Madame Marcia, pourquoi ne sortez-vous pas un instant, j'ai quelque chose à vous demander ?" Je sors, elle m'enlève le bandeau, et elle était enceinte de sept ou huit mois... Elle allait devenir mère, elle attendait un enfant. "Vous devez savoir tricoter" me dit-elle, pour que je l'aide à faire un pull pour son bébé. Voilà pourquoi je te dis que c'est une folie, parce que je me souviens de m'être assise à côté d'elle et de lui avoir enseigné le tricot, en pensant qu'elle me tuerait peut-être quelques minutes plus tard. »

RAÚL SILVA HENRÍQUEZ, CARDINAL

« Moi je ne sais pas contre qui se battait ce gouvernement. Contre le peuple du Chili. C'est une chose très étrange : une armée qui se bat contre le peuple de son pays pour imposer une situation par la force. »

PIERO DE MASI, DIPLOMATE

« À un moment donné, il y avait une telle cohue vers les ambassades de ces Chiliens qui étaient tellement fous de terreur qu'ils sautaient par-dessus le mur. Ils ne demandaient même pas, ils n'entraient pas de manière normale. À l'époque, le mur de l'ambassade était très bas, maintenant ils l'ont surélevé, ils ont rajouté un mètre. Aujourd'hui, il fait trois mètres mais à cette époque, il ne faisait que deux mètres et certains avaient enlevé des briques ici et là de manière à faire une espèce de petit escalier et d'autres arrivaient, boum, et sautaient à l'intérieur. Et c'est là que j'ai eu mon cas de conscience, quand j'ai commencé à voir ces entrées incontrôlées et que je me suis dit : qu'est-ce que je fais ? J'avais demandé à mon ministère de me donner des instructions sur ce que je devais faire. Naturellement ils se sont bien gardés de m'en donner. Alors j'ai décidé de les garder tous, de ne renvoyer personne. »

RODRIGO VERGARA, TRADUCTEUR

« Nous étions nombreux, l'espace était grand, un immeuble entier. Je me suis senti bien. Puis il y avait tous les camarades, beaucoup d'entre eux plus vieux que moi, c'était donc une occasion pour discuter, parler, accumuler de l'expérience. Il y avait une grande pièce, nous l'appelions la Legua, du nom d'un quartier populaire de Santiago et nous avions des matelas par terre. Nous étions deux par matelas. Avec l'autre camarade qui dormait avec moi, nous étions voisins : il se tournait d'un côté, moi de l'autre. Mais j'avais la chance d'avoir 20 ans, donc à cet âge toutes ces choses-là sont... je ne dis pas qu'elles sont amusantes, parce qu'on se faisait aussi du souci, mais elles ne sont pas plus lourdes que ça. J'aurais dormi par terre sans aucune difficulté. »

PATRICIA MAYORGA, JOURNALISTE

« Nous vivions une vie qui n'avait aucun rapport avec ce qu'on vivait dehors. Pourtant nous étions d'un stalinisme ! Par exemple je me souviens qu'un vieux monsieur socialiste a été expulsé de son parti à l'intérieur de l'ambassade pour indiscipline, parce qu'il a refusé d'éplucher des patates. Il a dit qu'il n'avait jamais épluché de patates de sa vie et qu'il ne voyait pas pourquoi il devrait commencer maintenant. Parce que nous devons tous le faire... nous avons tous les mêmes tâches. »

RODRIGO VERGARA, TRADUCTEUR

« Ils nous ont emmenés à Rome dans un hôtel via Aurelia, ils nous ont très bien traités, comme des dieux. Ils nous ont donné de l'argent. Moi je n'avais jamais eu aucune raison de quitter le Chili. Après quelques jours, ils sont venus nous offrir du travail et je me suis inscrit immédiatement. Ils disaient : dans l'Emilie rouge, on donne du travail aux Chiliens. À cette époque, l'Emilie-Romagne était l'Emilie rouge et moi j'ai fini dans un petit village qui s'appelle Soliera, de 10 000 habitants, où l'on votait PCI à 70%. Et donc eux ils m'ont bien traité. Mon premier travail avait été ouvrier dans une porcherie, parce qu'en étant étudiant en agronomie j'ai demandé à travailler à la campagne et ils m'ont vraiment pris au mot. L'Italie de la fin de l'année 73 était un pays merveilleux. Ils m'ont embauché avec un contrat. D'abord ils voulaient que je sois employé dans la porcherie mais les ouvriers gagnaient plus alors j'ai demandé à être ouvrier parce que j'étais dans le besoin... Après avoir travaillé en porcherie, j'ai travaillé dans un cellier, j'ai fait la plonge, le chauffeur routier, j'ai fait beaucoup de métiers. On ne connaissait pas le travail au noir, on ne connaissait aucune de ces saloperies. Moi je suis un réfugié, je suis dans la même condition que n'importe quelle personne qui arrive ici sans rien, parce que c'était ma condition. Moi je suis arrivé ici sans argent, j'ai été accueilli. Ils m'ont permis de m'intégrer. »

DAVID MUÑOZ, OUVRIER

« Dans chaque endroit où j'ai travaillé j'ai toujours été le délégué syndical de mes collègues italiens. »

LEONARDO BARCELÓ LIZANA, PROFESSEUR

« Ce n'était pas seulement la solidarité des partis politiques, c'était la solidarité comme ça : lorsque je travaillais à Modène, parfois je prenais ma bicyclette et il y avait des personnes qui me disaient : "eh, ciao, tu es chilien ?" "Oui." "Qu'est-ce qu'il se passe dans ton pays ? Tu as quelques nouvelles fraîches ?" Et surtout la grande question : "qu'est-ce nous pouvons faire ? Qu'est-ce que je peux faire moi pour sauver ces personnes de la barbarie de Pinochet, pour sauver ce pays ?" Je me souviens quand, dans la rue, un homme de 50 ans m'arrêtait et me posait des questions ; c'était un homme qui avait vécu les dernières années de la Résistance. C'était un homme qui, en nous, voyait ses amis qui étaient allés combattre le nazifascisme. Parce qu'en 73, ça datait de 30 ans ! Quelqu'un de 50 ans dans la rue était quelqu'un qui avait facilement pu être partisan. »

RODRIGO VERGARA, TRADUCTEUR

« Il y a bien des années que nous nous retrouvons tous, nous les Chiliens d'Italie, nous venons ici, nous fêtons avec un repas, un bal, une fête, des chanteurs. Ce sont des Chiliens qui désormais sont enracinés ici, beaucoup sont mariés à des Italiens ou des Italiennes, ils ont des enfants italiens, etc. Et il est difficile d'identifier désormais des gens qui vivent là depuis bien des années, de savoir si nous sommes chiliens ou italiens. Nous sommes les deux. »

VICTORIA SÁEZ, ARTISANE

« Nous, nous avons toujours dit que nous sommes riches parce que nous avons deux identités nationales. Moi je suis chilienne de naissance, avec un pays qui s'est comporté avec moi comme un père. Le Chili a été un père méchant pour moi. Et l'Italie a été une mère généreuse et solidaire. »

ERIK MERINO, ENTREPRENEUR

« Moi je suis arrivé, comme exilé, dans un pays qui pour moi était nouveau sous bien des aspects, un pays qui avait fait la guerre des partisans, un pays qui avait défendu un statut des travailleurs. Je suis arrivé dans un pays qui était très semblable à celui dont rêvait Allende à ce moment-là. Aujourd'hui, je voyage en Italie et je vois que l'Italie ressemble toujours plus au Chili, aux pires choses du Chili. Ce truc de se mettre dans cette terrible société de consommation, où tu te fous de la personne qui est à côté de toi, si tu peux la piétiner tu la piétines. C'est ça la course à l'individualisme. »

NANNI MORETTI FILMOGRAPHY

DIRECTOR

- 2019 SANTIAGO, ITALIA
- 2015 MIA MADRE
- 2011 WE HAVE A POPE (HABEMUS PAPAM)
- 2006 THE CAIMAN (IL CAIMANO)
- 2001 THE SON'S ROOM (LA STANZA DEL FIGLIO)
- 1998 APRIL (APRILE)
- 1993 CARO DIARIO
- 1989 RED WOOD PIGEON (PALOMBELLA ROSSA)
- 1985 THE MASS IS ENDED (LA MESSA È FINITA)
- 1984 BIANCA
- 1981 SWEET DREAMS (SOGNI D'ORO)
- 1978 ECCE BOMBO
- 1976 I AM SELF SUFFICIENT (IO SONO UN AUTARCHICO)

SHORT MOVIES AND DOCUMENTARIES

- 2008 FILM QUIZ
- 2007 DIARIO DI UNO SPETTATORE
L'ULTIMO CAMPIONATO
- 2003 THE LAST CUSTOMER
- 2002 IL GRIDO D'ANGOSCIA DELL'UCCELLO PREDATORE
- 1995 IL GIORNO DELLA PRIMA DI CLOSE UP
- 1994 L'UNICO PAESE AL MONDO
- 1990 LA COSA
- 1974 COME PARLI FRATE ?
- 1973 PATÉ DE BOURGEOIS
LA SCONFITTA

ACTOR

- 2015 MIA MADRE
- 2011 WE HAVE A POPE (HABEMUS PAPAM)
- 2008 QUIET CHAOS (CAOS CALMO) d'ANTONELLO GRIMALDI
- 2006 THE CAIMAN (IL CAIMANO)
- 2004 TE LO LEGGO NEGLI OCCHI by VALIA SANTELLA
- 2001 THE SON'S ROOM (LA STANZA DEL FIGLIO)
- 1998 APRILE
- 1995 THE SECOND TIME (LA SECONDA VOLTA) by MIMMI CALOPRESTI
- 1993 CARO DIARIO
- 1991 THE YES MAN (II PORTABORSE) by DANIELE LUCHETTI
- 1989 RED WOOD PIGEON (PALOMBELLA ROSSA)
- 1988 IT'S HAPPENING TOMORROW (DOMANI ACCADRA) by DANIELE LUCHETTI
- 1985 THE MASS IS ENDED (LA MESSA È FINITA)
- 1984 BIANCA
- 1981 SWEET DREAMS (SOGNI D'ORO)
- 1978 ECCE BOMBO
- 1977 FATHER AND MASTER (PADRE PADRONE) by PAOLO and VITTORIO TAVIANI
- 1976 I AM SELF SUFFICIENT (IO SONO UN AUTARCHICO)

CREW

DIRECTOR	NANNI MORETTI
DIRECTOR ASSISTANT	LOREDANA CONTE
CINEMATOGRAPHY	MAURA MORALES BERGMANN
SOUND	BORIS HERRERA ALLENDE ALESSANDRO ZANON
EDITING	CLELIO BENEVENTO
PRODUCED BY	NANNI MORETTI JEAN LABADIE GABRIELA SANDOVAL CARLOS NUÑEZ
PRODUCTION COMPANY	SACHER FILM LE PACTE STORYBOARD MEDIA
A COPRODUCTION WITH	RAI CINEMA

